



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

39 | 2005
Varia

Diderot et Rousseau par Rameau interposé

Marian Hobson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/311>

DOI : 10.4000/rde.311

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 7-18

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marian Hobson, « Diderot et Rousseau par Rameau interposé », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 39 | 2005, mis en ligne le 04 décembre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/311> ; DOI : 10.4000/rde.311

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Diderot et Rousseau par Rameau interposé¹

Marian Hobson

- 1 Le sort posthume de Diderot et celui de Rousseau sont aussi différents que possible. Ce dernier entre au Panthéon en 1794, comme s'il entrait dans l'histoire, célébré à la fois pour son œuvre et pour la valeur exemplaire de sa vie. Il est institutionnalisé au dix-neuvième siècle comme philosophe politique. Pour Diderot, en revanche, enseveli à Saint-Roch, le hasard des enterrements ultérieurs, ou peut-être la fouille de son cercueil à la recherche de plomb, dissémine ses ossements, déjà perdus cent ans après sa mort.² Il figure aujourd'hui surtout dans les programmes de littérature. Et là encore, un des meilleurs livres qui soient sur Diderot rendit, en 1939, un jugement doublement disjonctif : « Trop nouveau dans ses idées et trop fort dans ses paroles pour être considéré comme un littéraire, [il] n'est pas un philosophe au véritable sens du mot »³.
- 2 À cette différence de statut dans l'institution, on peut supposer un éventail de raisons. D'abord biographiques. Pour ce qui concerne Diderot, auteur d'écrits incrédules et parfois licencieux, ses œuvres les plus originales sont publiées sous forme de livre avec le plus grand retard – souvent après sa mort, parfois longtemps après. Ce n'est pourtant pas uniquement le contexte politique ni les dangers que de tels écrits couraient et faisaient courir à leur auteur qui expliquent la circonspection de Diderot envers ses propres œuvres. Au contraire, le repentir qu'il affiche de son vivant ne l'empêche pas d'y ajouter des chapitres, s'ils sont déjà imprimés, ni de les conserver dans ses papiers, s'ils sont restés manuscrits. Deux exemples : au roman *Les Bijoux indiscrets*, malgré les admonestations des critiques contemporains lors de sa parution, Diderot ajoute trois chapitres après un intervalle d'en tout cas dix ans ; le *Rêve de d'Alembert*, s'il n'est pas brûlé, comme paraît l'avoir cru un moment son héros, ne circule pourtant qu'en petit comité – mais il semble circuler quand même. Il arrive à Diderot d'ajouter à ses écrits achevés, comme s'ils étaient toujours en gestation : ainsi, même le texte qui l'a mené en prison, la *Lettre sur les aveugles*, reçoit des pièces en addition après trente-cinq ans, comme pour mieux adapter sa forme à celle de sa jumelle la *Lettre sur les sourds et muets*, qui, elle, avait été suivie peu après sa parution initiale par deux *Lettres* et des *Observations*.

- 3 Voilà pour les textes qui sont les siens. Mais une partie non négligeable de ce qui semble dériver de lui prend la forme de contributions à des œuvres collectives ou de synthèse : à la *Correspondance littéraire*, revue manuscrite distribuée en peu d'exemplaires, au best-seller l'*Histoire des Deux-Indes*, dénonciatrice du colonialisme en plein développement et surtout à celle qu'il a éditée lui-même et à laquelle il a consacré vingt ans de sa vie, l'*Encyclopédie*. Si, au dix-huitième siècle, des œuvres supposées lui étaient souvent attribuées, on hésite maintenant encore sur l'attribution de certains textes. Et un écrit auquel il était mêlé, l'*Histoire de Madame de Montbrillant*, exploite même cette incertitude pour jeter le doute sur la part de la vérité et celle de la fiction. Ce roman, ou « autobiographie romancée » de Madame d'Épinay, compte sur le lecteur pour être lu comme des mémoires purs moyennement vrais mais non complètement truqués, pour altérer l'opinion du public et de la postérité sur Rousseau et par là, sur ce que seront l'interprétation et le jugement portés sur lui par l'histoire.
- 4 Pourtant Diderot, qui soutenait contre le sculpteur Falconet l'importance de l'opinion de l'histoire et de la postérité, qui semble avoir cru à une justice dispensée rétrospectivement par l'avenir, a parfois agi comme si l'écriture n'était pour lui qu'une surcharge sur un texte composite venu d'ailleurs, qu'il laisse aux hasards de la conservation du papier ou aux soins de son entourage. C'est le cas, on le sait, de la « préface-annexe » de la *Religieuse*.
- 5 Rousseau, lui, publiait ses livres et les signait. Cette différence, dans le rapport de leurs textes au public, éclate à la fin de leurs vies (1778 et 1784). La cohérence que Rousseau impose à ses écrits tient en partie à la chronologie et au vécu. C'est par l'histoire de sa vie qu'il se justifie ; il lit en personne ses *Confessions* dans les salons ; il assume ce qu'il a à dire devant un public vivant et une partie de cet « à dire » est une attaque contre ses amis de jadis, les libre-penseurs de l'*Encyclopédie*, les « philosophes ». Si le motif de la brouille n'est pas uniquement la question de la croyance en Dieu, elle joue cependant un rôle. En revanche, le redoublement et l'infléchissement de la réplique que Diderot apporte à cette attaque et à ces *Confessions* semblent trahir une incertitude : deux versions d'un commentaire sur le début de l'Empire romain – *Essai sur la vie de Sénèque le philosophe, sur ses écrits et sur les règnes de Claude et de Néron* (1779), remanié ensuite pour devenir l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1782)⁴. Réponse oblique, par Sénèque interposé, par une méditation sur ce que peut être le rôle d'un philosophe dans une société corrompue, expression d'anxiété devant la figure de « marginal » que prenait Jean-Jacques de son plein gré.
- 6 Pourtant le Rousseau des années de son amitié avec Diderot, jusqu'en 1754 environ, était assez proche d'une pensée athée. Il suffira ici de rappeler que Rousseau a avoué sa fascination devant la vingt-et-unième « pensée philosophique » de Diderot, selon laquelle l'univers peut s'engendrer par une suite suffisamment longue de coups de dés⁵. Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* la causalité qu'il envisage, et que demande son argument, est dominée par l'arbitraire. L'entrée de l'homme dans la société est un accident, une suite de coïncidences qui « auraient pu ne jamais naître ». À la fin de la première partie du *Discours sur l'Inégalité* il « considère[r] et rapproche[r] les différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce »⁶. Dans le paragraphe suivant, très serré, il défend son choix de conjectures par un raisonnement sur la probabilité : un faisceau de différentes histoires donnera toujours le même résultat. Sa reconstruction d'un nexus causal, dit-il, est vraisemblable mais non douteuse. Le passage dans l'irréversible se fait à partir de la

pléthore de résultats possibles, se transformant en un événement actuel. Le jeu ne peut se renverser. Et parallèlement, il n'y a aucune oscillation dans son ton ; le déroulement de ses conclusions est implacable. Rousseau laisse ici jouer la probabilité, mais l'exprime avec rigueur dans une prose dont la ligne ne dévie jamais. Il semble pourtant abandonner le modèle de ce qu'il faut sans doute appeler une causalité athée après sa visite à Genève et avec l'*Essai sur l'origine des langues* (vers 1755, non publié de son vivant).

- 7 Ce ne sont pas uniquement les thèmes, mais également les formes qui constituaient une tentation pour Rousseau. À l'époque de leur amitié, vers 1749, Rousseau et Diderot ont élaboré en commun le projet d'un journal, *Le Persifleur*, dont le texte se trouve de nos jours dans les œuvres du premier. Il s'ouvre sur une étrange candidature à un poste d'éditeur de revue (pour des journaux tels que la *Gazette* ou le *Mercure*, c'étaient des charges publiques) ; son ton désinvolte et dégagé est en effet proche de celui du journal contemporain peu officiel, le *Papillon*⁷. C'est un autoportrait qui esquisse son propre caractère d'une façon ironique, volontairement contradictoire et triviale : « Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même, c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singulière »⁸. Le « je » n'engendre pas une suite de conséquences lisse et qui progresse. Au contraire, la discontinuité existentielle est assumée pleinement : la séquence d'expériences dans le temps ne crée pas de liaison interne pour « le persifleur ». Ce brouillon d'article est-il une parodie ou un essai authentique ? Question inutile peut-être, car dans ce genre cela revient au même. Rousseau et Diderot ont expérimenté chacun à cette époque ce qu'on pourrait appeler un style rocaille : pratique du disparate dans le ton et dans la matière, forçant le lecteur à des virages ou à des changements de perspective. De même qu'il abandonne une causalité probabiliste qui laisser œuvrer le hasard, Rousseau abandonne également une temporalité discontinue pour l'être. Son roman, la *Nouvelle Héloïse*, est entre autres une stratigraphie de l'amour ; il donne au temps un rôle primordial qui forme comme une patine autour des événements passés, les affectant d'un indice personnel et unique qui assure la possibilité d'une suite de passages à travers le temps sans jamais oublier la différence des moments.
- 8 Diderot en revanche ne renonce jamais à cette causalité athée, même si elle revêt des formes différentes à des époques différentes. Il en donne une expression saisissante mais qui paraît traditionnelle dans un texte tardif, *Les Éléments de physiologie* : « Le monde est la maison du sort : je ne saurai qu'à la fin ce que j'aurai perdu ou gagné dans ce vaste tripot, où j'aurai passé une soixantaine d'années le cornet à la main *tesserar agitant* »⁹. Dans les paroles qui suivent et qui semblent venir d'outre-tombe, J.C. Bourdin a relevé une référence à Sénèque, référence qui opère comme un revirement, comme une mise à distance élégiaque du bonheur et de la jeunesse :
« *Felices quibus ante annos secunda malorum Atque ignara sui per ludum elabatur aetas.* »
- 9 Qu'aperçois-je ? Des formes, et quoi encore ? Des formes. J'ignore la chose. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour les autres, et pour nous. Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien ». Dans la phrase de Diderot, la réciprocité ne se limite pas à un renversement, car la spectralité des autres, nous la rapportons à nous. Déréalisation et perspectivisme sont ici la même chose.
- 10 Mais un perspectivisme plus radical encore s'ensuit, en relation non avec les besoins de la vie, mais ceux de la mort. Car Diderot offre immédiatement après un apologue moral, qui permet de se juger comme si on était mort :

« Une fantaisie assez commune aux vivants, c'est de se supposer morts, d'être debout à côté de leurs cadavres, et de suivre le convoi. C'est un nageur qui regarde son vêtement étendu sur le rivage. Hommes qu'on ne craint plus, qu'avez-vous alors entendu ? »

- 11 Le fantasme de la mort n'aboutit pas à une réalité ultime, mais à une transformation des points de vue : la fantaisie dédouble l'être en un homme réel debout qui accompagne son cadavre gisant, ce qui lui aurait permis de surprendre le jugement du public – auto-connaissance véhiculée par le son et l'air. Mais une phrase, comme insérée, donne un nouveau tour de vis à la déréalisation : plongée dans l'élément qui porte et charrie l'être : le nageur regarde vers la plage où repose son écorce humaine, ses vêtements. On ne sait s'il est un symbole de l'être vivant qui imagine ou du mort imaginé. Pourtant, le paragraphe suivant développe le topos montaignien : « Que philosopher, c'est apprendre à mourir », topos stoïcien qui dans la tradition philosophique n'a rien de flou.
- 12 Diderot et Rousseau témoignent d'une fascination réciproque. Chez Rousseau, cela se révèle par des thèmes qui surgissent de leur travail en commun, autour du *Persifleur*, comme autour des origines des sociétés¹⁰ mais pour Diderot c'est une espèce de hantise qui s'exprime comme par projection, où une figure qui ressemble à Rousseau, transparaît d'en dessus. Cela pourrait être le cas, on le verra, avec le *Neveu de Rameau*.

Le jeu des échecs et des perspectives

- 13 Dans le calcul du hasard, comme dans un jeu d'échecs, l'histoire des coups n'est pas nécessaire pour comprendre le rapport des forces à chaque moment du jeu. Le jeu d'échecs pourtant n'est pas un jeu de hasard et l'histoire des coups détermine le jeu dans sa totalité. Diderot et Rousseau aimaient le jeu d'échecs :
- L'homme ambitionne la supériorité, même dans les plus petites choses. Jean-Jacques Rousseau, qui me gagnait toujours aux échecs, me refusait un avantage qui rendît la partie plus égale. Souffrez-vous à perdre, me disait-il. – Non, lui répondais-je. Mais je me défendrais mieux et vous en auriez plus de plaisir. – Cela peut, répliquait-il, laissons pourtant les choses comme elles sont¹¹.
- 14 Diderot voudrait changer la donne, revenir en arrière dans le temps et passer par une autre histoire. Il traite le jeu comme un jeu de hasard et il ressort de cette saynète que pour lui le contexte de l'événement n'est ni fixé par des conventions ni stable dans le temps, mais révisable. Le coup du joueur peut être situé autrement, par un saut qui le place dans un autre contexte.
- 15 Pour Diderot, la moralité de la partie réside dans l'écart entre l'appétit de gagner et le peu d'importance du jeu. Le décalage entre une chose et l'importance qu'on y attache, cette « impertinence » est, nous l'avons suggéré, typique du style rocaille. Diderot, dans plusieurs lettres autour du passage de la comète de 1769, remarque que ce manque de correspondance est à trouver également chez les superstitieux et chez les athées : « L'athéisme est tout voisin d'une espèce de superstition presque aussi puérile que l'autre. Rien n'est indifférent dans un ordre de choses qu'une loi générale lie et entraîne : il semble que tout soit également important. Il n'y a point de grands ni de petits phénomènes »¹². Tout étant lié à tout, tout ordre est précaire ; le superstitieux trouve un rapport « à distance » entre deux événements apparemment sans relation ; l'athée croit à ce rapport, qui cependant est trop mince, trop lointain pour que nous soyons conscients de son action.¹³

- 16 Diderot raconte l'anecdote du jeu d'échecs sans fausse honte et sans respecter la relation entre temporalité et règles. Tout se passe comme si on avait affaire à une « naïveté adossée à un inconscient ».¹⁴ Les célèbres « bévues » de son roman *La Religieuse* semblent du même ordre : la lettre de la mère annonce son envoi le jour précédant sa rédaction ; la religieuse aimable, Sœur Ursule, est décrite comme si elle ne devait pas mourir bientôt après ; l'ignorance des intentions de la mère supérieure lesbienne est professée au moment où, puisqu'elle écrit ses mémoires, la rédactrice a déjà espionné l'aveu au confessionnal. La relation rétrospective, depuis un passé plus proche vers un passé plus lointain, n'est pas respectée ; la perspective narrative oscille. D'où des commentaires d'ordre caractérologique :

Diderot n'est pas un auteur assez détaché pour raconter un histoire déjà faite. Il s'identifie à chaque instant du devenir de son personnage, et il prend chaque fois à son compte ses ignorances et ses illusions provisoires, sans songer qu'elles sont incompatibles avec les découvertes futures déjà faites pourtant au moment où le récit est sensé être écrit¹⁵.

- 17 Il est vrai que Diderot était célèbre pour ses conversations digressives, comme pour les rendez-vous qu'il ratait. Néanmoins, on pourrait peut-être tenter une explication un peu différente : Diderot esquivait, dans ces cas comme dans le jeu d'échecs, une contrainte fondée sur une séquence, une suite temporelle. D'ailleurs, une des idées aujourd'hui embarrassantes qu'il essaie dans *Le Rêve de d'Alembert*, la génération spontanée, a la même temporalité : l'éléphant pourrait surgir, d'un seul coup, d'une masse de matière organique¹⁶. L'histoire est de ce point de vue une suite de coupes synchroniques ; ce sont les rapports latéraux qui déterminent les événements, les passages d'une coupe à une autre.
- 18 D'où un trait souvent remarqué dans ses œuvres : le contexte de ce qu'il écrit n'est ni immédiat ni explicite. C'est la focalisation et le champ de pertinence qu'il ouvre qui le séparent d'un écrivain comme Rousseau. Pour Diderot, ce contexte prend souvent des formes obliques, obscures, insinuées, que le lecteur doit reconstituer par une lecture soigneuse et patiente ou qu'il doit construire par un savoir dû parfois à la survie des textes.
- 19 *La Religieuse* en fournit un exemple frappant. En 1770, Grimm fait distribuer dans la *Correspondance littéraire* un petit article qui raconte comment Diderot en est venu à écrire son roman, qui serait resté dans un état fragmentaire. Une anecdote dans le texte de Grimm a été longtemps utilisée comme preuve de la sentimentalité de Diderot. Un certain M. d'Alainville le trouve « plongé dans la douleur et le visage inondé de larmes. 'Qu'avez-vous donc ? lui dit M. d'Alainville ; comme vous voilà ! – Ce que j'ai ? lui répondit M. Diderot ; je me déssole d'un conte que je me fais...' »¹⁷. Ce sont les hasards de la transmission des papiers de Diderot, joints à la patience et la persistance d'Herbert Dieckmann, qui ont révélé que cette anecdote a été ajoutée par Diderot au texte de Grimm. L'inconscience du lecteur est mise à profit par la mystification, pour y piéger son inconscient ; la naïveté de Diderot n'est qu'apparente, c'est un piège tendu aux lecteurs à venir.

Perspective et langage

- 20 Le contexte que fournit Diderot dans la « Préface-Annexe » de *La Religieuse* est délibérément incomplet et fragmentaire. Est-ce parce qu'il s'agit d'un roman et non d'un texte philosophique ? La raison tient plutôt, me semble-t-il, à une approche de la langue

qu'il a développée dans sa *Lettre sur les sourds et muets* de 1751 et dans l'article *ENCYCLOPÉDIE* de son *Encyclopédie* (l'article *PHILOSOPHIE* est de Dumarsais). Le langage est l'otage du temps ; les mots deviennent désuets, des néologismes s'implantent. L'entreprise à laquelle Diderot sacrifie sa vie, pour ne pas être périmée trop vite, doit transcender son inscription dans le temps¹⁸. Plus grave, le langage peut parler non seulement des généralités et des individus, mais du possible et de l'impossible ; il risque donc de donner existence au non-existant, par la boucle paradoxale qui laisse nommer l'innommable. Devant ce danger, signalé longtemps plus tôt par Locke, la voie de sortie passe par une historicisation :

la langue indique à l'homme pénétrant jusqu'où l'on était allé dans une science, dans les temps même les plus reculés. [...] Il survient chez tous les peuples en général, relativement au progrès de la langue et du goût, une infinité de révolutions légères, d'événements peu remarquables qui ne se transmettent point, on ne peut s'apercevoir de ce qu'ils ont été que par le ton des auteurs contemporains (LEW. 383).

- 21 Cette histoire, portée par le langage, nous éclaire moins par son ensemble de dénnotations, par les matières qu'elle traite, que par les suggestions obliques, par la non-pertinence même.

Voilà précisément où nous en sommes : et c'est en recueillant ainsi des mots échappés par hasard, et étrangers à la matière traitée spécialement dans un auteur où ils ne caractérisent que ses lumières, son exactitude et son indécision, qu'on parviendrait à éclaircir l'histoire des progrès de l'esprit dans les siècles passés (LEW. 384).

- 22 La *Lettre sur les sourds et muets* avait fait jouer la linéarité du langage, écrit ou parlé, contre la synchronie de l'activité mentale : le langage découpe en séquences ce qui est complexe et multidimensionnel¹⁹. L'article *ENCYCLOPÉDIE* passe au delà de cette opposition entre « l'action durable » et « les images d'instantanés séparés », entre le continu du réel et les « instantanés » des représentations pour incorporer l'interruption ; le langage intègre l'inintelligible : « Ces termes qui demeurent dans une langue nécessairement inexpliqués, les radicaux, ne correspondent-ils pas assez exactement à ces instants intermédiaires que la peinture ne peut représenter ? » (LEW. 387). Diderot conclut cette section de son article par une assimilation de l'inintelligible dans la langue avec le hasard dans la marche du monde :

Il est donc impossible de bannir l'arbitraire de cette grande distribution première [des mots, des choses, des faits]. L'univers ne nous offre que des êtres particuliers, infinis en nombre, et sans presque aucune division fixe et déterminée ; il n'y en a aucun qu'on puisse appeler ou le premier ou le dernier ; tout s'y enchaîne et s'y succède par des nuances insensibles ; et à travers cette uniforme immensité d'objets, s'il en paraît quelques uns qui, comme des pointes de rochers, semblent percer la surface et la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des contentions vagues, qu'à certains événements étrangers, et non à l'arrangement physique des êtres et à l'intention de la nature (LEW. 406).

Histoire et satire

- 23 L'acteur est parfois invoqué, dans l'interprétation récente de Diderot, comme emblème de la conscience. Les fureurs d' » un grand comédien, un grand persifleur »²⁰ au théâtre sont « pure imitation, leçon recordée d'avance, grimace pathétique, singerie sublime » (431). Le grand acteur, la Clairon comme Garrick, se dédoublent ; ils s'observent comme ils

observent l'effet de leur jeu sur le public. Les moins grands se moquent de l'émoi qu'ils provoquent chez les spectateurs ; ils les regardent d'un œil malveillant et satirique. Pourtant, chez Diderot, le regard satirique n'est pas le modèle de la conscience de soi, mais de la conscience qui vient de l'autre : regarder et voir ne sont pas la même chose ; voir et se voir tombent rarement au même moment ; nous vivons littéralement « l'esprit de l'escalier » : « Cette apostrophe me déconcerte et me réduit au silence, parce que l'homme sensible comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier » (446). Il faut un changement de palier, un virage, pour créer une conscience de soi : « Il en est de l'esprit comme de l'œil ; il ne se voit pas »²¹, car le flux intérieur est inséré dans un temps « punctiligne » comme disent les mathématiciens. Nous ne pouvons, Diderot le dit souvent, réfléchir à deux choses à la fois

²²,

- 24 Dans *Le Neveu de Rameau*, « satire seconde », ce virage est formé par la satire : le personnage éponyme, conscience malveillante et malheureuse comme l'a nommé Hegel, s'y donne à cœur joie. L'obliquité de son point de vue sur la société est figurée par ses courbettes : il regarde par-dessous son bras pour mieux rire de celui devant qui il fait la révérence. Mais l'obliquité est également figurée par la structure du texte : un dialogue, non entre MOI et « vous » mais entre MOI et LUI. La suspension du fil de la pensée vient toujours de biais, par ce qui ne peut être qu'un « il ». Voilà pourquoi *Le Neveu de Rameau* passe par des transitions très soignées du dialogue à la narration et inversement. MOI raconte une petite histoire, une rencontre avec une fripouille ; mais, par le passage au dialogue, ce qui serait normalement exposé comme les particularités d'un « il » est aussi assumé par un « je ». C'est LUI qui expose son abjection, son propre avilissement ; il se traite comme un autre.
- 25 Les personnages mentionnés dans le dialogue vengent Diderot, on l'a souvent dit, des insultes et brimades reçues des journalistes, mais également des clans politiques. On a moins souvent commenté la densité d'anecdotes et de petits contes dans le récit : la satire ressemble à un genre journalistique de l'époque, les mémoires secrets. Ces feuilletons diffusaient le bavardage politique, artistique, culturel, des salons. Rameau-Diderot, en se vengeant sur les plumitifs de ce milieu, construisent un texte qui ressemble parfois à ces mémoires secrets ; comme avec *Le Persifleur*, où la satire et le sérieux sont difficiles à distinguer. L'histoire contemporaine que traitent ces mémoires est une histoire scabreuse, constituée par des scandales, peut-être avec l'intention voilée ou délibérée de déconsidérer les milieux politiques²³. Diderot, par Rameau interposé, s'occupe plutôt du menu fretin – mais la ressemblance au genre est nette. Davantage, il a connu personnellement certaines de ses cibles : Bouret, l'artiste en flatterie et ses acolytes, « la troupe vilmorienne », apparaissent dans sa correspondance. Bouret surtout, maître des postes, avait fait profiter Diderot de certaines faveurs – passage de lettres, appui aux parents de celui qui deviendra son gendre²⁴. *Le Neveu de Rameau* semble peindre une image de la société de la fin de l'Ancien Régime plus historique, au sens strict du terme, qu'on ne l'a en général reconnu. Mais par là même, plus satirique.
- 26 Rousseau, à l'époque de leur amitié, critiquait Diderot pour sa conception de la société abstraite, sans ancrage véritable dans une société actuelle. On peut se demander si *Le Neveu de Rameau*, comme *Le Paradoxe sur le comédien*, ne donnent pas, sans le dire, voix à son ex-ami, dont l'ombre percerait ailleurs que dans la correspondance²⁵. La silhouette de Rousseau, me semble-t-il, se laisse apercevoir aussi dans le personnage de Rameau. « Le persifleur » s'est décrit ainsi, on l'a vu : « Rien n'est si dissemblable à moi que moi-

même »²⁶ ; MOI dit de Rameau : « Rien ne dissemble plus de lui que lui-même »²⁷. Rousseau flânait dans les cafés que fréquentaient les grands joueurs d'échecs et qui étaient les repères de novellistes à l'affût de scandales²⁸. Lorsque Rameau le neveu mime tout un opéra, « tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui. Les fenêtres du café étaient occupées, en dehors, par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit »²⁹. Diderot, lorsqu'il reprend des bribes de manuscrits pour en faire le *Neveu de Rameau*, sans doute au moment de son voyage en Hollande et en Russie, se souvient-il du retour de Rousseau à Paris en 1770 : « il a été deux ou trois jours de suite au café de la Régence pour y jouer des échecs. Dès que la nouvelle en a été répandue dans Paris, le café est devenu un spectacle »³⁰. Rameau a suffisamment frappé d'autres contemporains pour qu'il semble possible de dire, même à deux cents ans de distance, que ce qu'en fait Diderot est une représentation justifiée par l'histoire. La misère, la corruption dont Rameau est le profiteur et la victime sont actuelles, on peut y attacher des noms. Pourtant, sa force dans le dialogue, la fascination qu'il engendre, sa critique de l'optimisme philosophique de MOI, basé sur une analyse du hasard, sont comme autant de reflets de ce qu'ont pu être les discussions de Diderot et Rousseau plus jeunes, et des ombres, des perspectives d'une histoire personnelle que nous ne connaissons qu'à peine.

NOTES

1. Cet article fait partie d'un travail en cours, *Diderot en philosophe le hasard et l'histoire*, dont la première partie est « Nexus effectivus and nexus finalis : causality in the *Inégalité* and in the *Essai sur l'origine des langues* », in *Rousseau and the eighteenth century*, éd. M. Hobson, J. Leigh and R. Wokler, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, p. 225-250.
2. A.M. Wilson, *Diderot, sa vie et son œuvre*, Laffont-Ramsay, 1985, p. 776. Pour une manifestation en 1779 du dédain des admirateurs de Rousseau pour Diderot, voir B. Baczko, « Brûler Diderot », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, 42, 1999, p.1-37 ; voir aussi F. Venturi, « La vieillesse de Diderot », *RDE*, 13, 1992, p. 9-30.
3. F. Venturi, *La Jeunesse de Diderot (de 1713 à 1753)*, Skira, 1930, p. 8.
4. Voir les belles pages de Roger Lewinter, dans son édition *Diderot, Œuvres complètes*, Paris : Le Club français du livre, 1969-1973, 15 vol. ; vol. XIII, p. 266 et sq. (LEW.). Il est frappant que la fille de Diderot, mme de Vandeuil, regrette avec une amertume mystifiée le temps que son père a consacré à ces textes, LEW, vol. I, p.796.
5. Passage biffé de la *Lettre à Voltaire sur la Providence*, 1756, dans *Correspondance complète*, éd. Leigh, lettre 44, note 148 ; la *pensée* de Diderot est citée ci-dessous, note 15.
6. Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris : Pléiade, 1963-1995 ; vol. III, p.162 ; voir M. Hobson, « Nexus effectivus and nexus finalis : causality in the *Inégalité* and in the *Essai sur l'origine des langues* », article cité à la note 1, pour l'évolution chez Rousseau de sa conception de la causalité et sa séparation d'avec les tenants d'une causalité athée.
7. Voir l'article dans éd. J. Sgard, *Dictionnaire des Journaux*, Universitas, 1991 ; voir aussi l'article *La Bigarrure*.
8. Rousseau, *Œuvres complètes*, éd Raymond et Gagnebin, Pléiade, vol. I, p. 1108.

9. *Éléments de physiologie*, éd. Jean Mayer, Didier, 1964 ; p. 307-308. J.-C. Bourdin, suivant une suggestion de R. Desné, met en avant la variante “sort” pour “plus fort”, « Matérialisme et scepticisme chez Diderot », *RDE*, n° 26, 1999, p. 85-98 ; p. 92.
10. Cf. les discussions autour de certaines thèses de l'*Origine des langues*.
11. LEW. vol. VII, p. 161, *Salon de 1767*.
12. LEW. vol. VIII, p. 917, lettre de fin septembre 1769 ?
13. « J'allai dîner chez le baron...[d'Holbach]. Il défendit avec la modération que vous lui connaissez la cause du Boulainvilliers et de l'astrologie judiciaire, et je convins que Saturne faisait à peu près sur nous l'effet d'un atome de poussière sur une horloge de clocher », *ibid.*, lettre d'août 1769 ?, p. 373. Cf. « Notre faiblesse ne nous permet pas d'embrasser l'univers tout entier, et nous oblige à le découper en tranches. Nous cherchons à le faire aussi peu artificiellement que possible, et néanmoins, il arrive, de temps en temps, que deux de ces tranches réagissent l'une sur l'autre. Les effets de cette action mutuelle nous paraissent alors dus au hasard » (H. Poincaré, *Science et méthode*, Paris : 1918, p. 77) ; et « Le superstitieux est sensible à la précarité des découpages contextuels, des cadres épistémologiques, des *constructa* et des *artefacta* qui nous permettent pour la commodité de la vie et pour maîtriser des réseaux de savoir et de technique limités, de séparer le psychique du physique ou le dedans du dehors » (J. Derrida, « Mes Chances », *Tijdschrift voor filosofie*, 1983, p. 3-40 ; p. 34).
14. La phrase est de J. Derrida, *Eperons : les styles de Nietzsche*, 1976. Venise : Corbo e Fiore Editore, p. 78.
15. R. Mauzi, in LEW, vol. IV, p. ix.
16. LEW. vol. VIII, p. 91. La base de l'argument est la probabilité : « Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets » (*Pensées philosophiques*, XXI, LEW, vol. I, p. 283).
17. LEW. vol. IV, p. 687.
18. LEW. vol. II, p. 380.
19. Cf. le célèbre passage : « Autre chose est l'état de notre âme, autre chose le compte que nous en rendons, soit à nous-mêmes, soit aux autres, autre chose la sensation totale et instantanée de cet état, autre chose l'attention successive et détaillée que nous sommes forcés d'y donner pour l'analyser, la manifester et nous faire entendre. Notre âme est un tableau mouvant, d'après lequel nous peignons sans cesse ; nous employons bien du temps à le rendre avec fidélité ; mais il existe en entier et tout à la fois : l'esprit ne va pas à pas comptés comme l'expression. » (LEW. vol. II, p. 543 ; *Lettre sur les aveugles ; Lettre sur les sourds et muets*, éd. Hobson et Harvey, 2000, Paris, GF. Flammarion, p. 111).
20. LEW, vol. X, p. 445.
21. LEW, vol. II, p. 575.
22. « L'attention soit à deux objets, soit à deux idées, soit à deux signes, est également difficile à entendre », LEW, vol. XI, p. 13.
23. Cf. H.-J. Lüsebrink, « L'espace public semi-oral dans les *Mémoires secrets* », *The Mémoires secrets and the culture of publicity in eighteenth-century France*, éd. J.D. Popkin and B. Fort, Oxford : Voltaire Foundation, 1998, p. 81-92.
24. LEW, vol. II, lettres autour de 1752-1753.
25. Voir LEW, vol. V, p. 863-4, pour les tentatives de paix faites par Diderot.
26. Rousseau, *Pléiade*, vol. I, p. 1108.
27. *Le Neveu de Rameau*, éd. J. Fabre, Droz, 1950, p. 4.
28. Rousseau, *Pléiade*, vol. I p. 288, et note, p. 1381, qui cite les *Mémoires* d'Argenson, 1749.
29. *Le Neveu de Rameau*, o.c, p. 83.
30. Commentaire de Moulto, cité dans F. De Crue, *L'ami de Rousseau et des Necker*, 1926, p. 57-8.

RÉSUMÉS

Les statuts de Rousseau et Diderot dans la république des lettres ont été très tôt fort différents. Pourtant on sait peu, très peu de choses sur le début de leur relation. L'article suggère que la conversation du *Neveu de Rameau* entre MOI et LUI porterait comme en filigrane un tracé de ce qu'ont été les discussions entre Diderot et Rousseau au temps de leur grande amitié, au tournant des années 1750, et comme l'ombre d'un portrait satirique du philosophe genevois lui-même.

Diderot and Rousseau seen through Rameau

Diderot and Rousseau acquired early on a very different status in the Republic of Letters, and yet we know very little about the beginning of their relationship. This article suggests that we can discern in *Le Neveu de Rameau*, like a sort of thread running through the conversation between MOI and LUI, a trace of the discussions between Diderot and Rousseau when they were close friends at the beginning of the 1750s. We can therefore see a sort of shadow of a satirical portrait of Rousseau himself.

AUTEUR

MARIAN HOBSON

Queen Mary, Université de Londres